

Philippe Guillot

# Quotidiennes





## **Préambule**

La séquence de textes qui composent ce recueil dans lequel chacun pourra musarder à son aise, comporte des textes délibérément divers et indépendants les uns des autres. Ce sont des brèves, des réflexions, des anecdotes et des récits de poche, quelques brins de pensées et des copeaux de poésie. Dans cette mosaïque, la fantaisie, les coups de cœur et l'ironie ont fréquemment été sollicités.

En un mot, ce sont des éclats d'écriture comme ceux que chacun peut trouver dans un carnet littéraire qu'on alimente chaque jour.

Je vous souhaite une bonne lecture, aussi plaisante que vagabonde.

Philippe GUILLOT



Bien que le temps s'en aille comme un torrent têtue,  
bien que le temps s'envole comme une folie douce,  
mes pensées de jeunesse n'ont pas pris une ride.

Un poète contemporain a demandé, à sa façon, que chacun d'entre nous lui montre son âme en la déposant sur la paume de sa main comme s'il s'agissait d'une boule de cristal et qu'il sera alors en mesure de la dessiner avec ses propres mots. Cette suggestion, cette très belle image qui m'a souvent réconforté continue chaque fois que je l'évoque de m'émouvoir profondément. Elle a le don de faire écho à des sentiments ou des pensées qui me tiennent à cœur. Elle les enjolive de la plus belle manière. Et, chaque fois, ma pensée prend son vol vers ces précieux poèmes que cet auteur subtil et délicat aurait pu dessiner.

Le miel, c'est l'encre des abeilles. Et je n'imagine rien de mieux que des mots ambrés, onctueux et chaleureux pour nous conter la vie des fleurs.

Parce qu'il était émerveillé par le spectacle somptueux qui se dévoilait tout au-dessus de lui, un enfant, que je connais bien, déclara tout de go qu'il voulait devenir la flèche de tous les arcs-en-ciel du monde.

Sous le pont Mirabeau coule une encre de nuit  
Dont nul désormais ne sait lire les messages.  
Tu ne sais plus nager, toi qui rêvais de lire  
Dans les reflets de ton destin, et la lune se brise  
*Dans les remous sournois d'un fleuve moribond.*

Là où je suis, où que je sois, je suis toujours en exil, je crois. C'est un sentiment qui me visite bien souvent. Je me sens exilé de cet endroit mythique dont je suis censé provenir, où j'étais en sursis, dit-on, avant ma conception et dont le nom m'échappe totalement. S'il a un nom !

Là où je suis, où que je sois, je ne suis pas d'ici.  
Comme un passant qui passe.

Qu'il est précieux, primordial et très jubilatoire d'avoir la chance de rencontrer dans sa vie celui ou celle sans qui le temps passé sur terre n'aurait été que du temps. C'est à Christian Bobin que j'emprunte aujourd'hui l'essentiel et le cœur de cette belle pensée.

J'ai croisé l'infini ce matin de bonne heure sur le sentier qui longe la falaise et, comme je suis d'un naturel urbain et courtois, je lui ai rendu son civil salut.

A tous ceux qui, comme moi, sont nés sous le signe de l'aléatoire, je recommande vivement la rêverie.

Un des paradoxes les plus étonnants de la jouissance que procure l'écriture, c'est de pouvoir aborder des sujets très noirs, des situations épouvantables, et de s'en délecter. C'est de traiter du désespoir, c'est d'évoquer quelques terribles tragédies ou bien conter par le menu des tueries insensées, que sais-je encore, et de s'en trouver bien ! C'est un scandale que j'assume ! Quand, par exemple, j'ai terminé d'écrire une page entière sur l'angoisse absolue ou la désespérance, je me frotte les mains et je vais me coucher, serein et libéré.

Il est bon de pouvoir se dire que le fait d'avoir vécu est indémodable. Je veux dire valable pour l'éternité. Personne ne peut nous retirer cela. Oui, le seul fait que j'ai vécu ne pourra plus jamais, mais alors vraiment plus jamais, s'effacer. Et ça c'est vraiment formidable ! C'est une pensée qui m'aide énormément à tenir debout. Et même, bien souvent, elle me remplit d'allégresse et de fierté.

N'ont-ils jamais assez rêvé, Daniel Barenboïm et son ami Edward Saïd, l'Israélien et le Palestinien, d'un beau pays qui pourrait, un jour enfin, comme je l'imagine, s'appeler Isralestine ?

Dicton potentiel. Prendre de l'âge, c'est assister à la lente dissolution des évidences. Et la sagesse, c'est d'en être émerveillé.

Quand je m'éveille le matin, il arrive souvent que je m'accorde un certain temps pour dérêver, pour me défaire de mes songes. Très doucement, je m'en dépouille. Je prends le temps de changer de décor. Je baigne et j'évolue bien doucement au cœur de cette lente métamorphose. J'aime ces instants confus, ces temps de pénombre, cet espace brouillé où le réel me semble encore tout aussi étrange et singulier que le monde des rêves dont je m'absente lentement. Sortir des rêves à pas de loup, c'est magique et c'est apaisant !

Globule est un mot rigolo, bedonnant et replet. Je le trouve épatant et, vraiment, il me plaît. Peu m'importe, aujourd'hui, à quoi il se rapporte. Son propos ne m'intéresse pas. Seul m'amuse, pour l'heure, sa dégaine de saltimbanque. Globule !

C'est la fin du mois d'août. Les tournesols sont lourds et leurs têtes dorées sont devenues pesantes. On dirait que l'on voit de longues processions de pénitents épuisés que le moindre vent fait doucement tituber et dodeliner tout au long des sillons.

L'intelligence fait-elle partie des énergies renouvelables ?

Disette. Si toutes les fourmis, quand la bise sera venue, devaient de la Terre disparaître à jamais, sur quoi donc, diantre, pourraient bien se rabattre, pour continuer à subsister, tamanoirs et fourmiliers, de leur pitance ainsi tout à coup dépourvus ?

Magellan fut assez sage et perspicace pour ne pas donner à un continent le nom de Pacifique. Mais il fut assez inconséquent, à moins qu'il ne fût facétieux, pour désigner de ce nom un océan qui, dit-on, le mérite assez peu.

Longtemps, je me suis couché à point d'heure, mon cher Marcel, car je ne voyais pas le temps perdu passer !

Lorsque je peins n'importe quoi, c'est n'importe quoi ! Lorsque je chante n'importe comment, c'est moche et c'est fatigant ! Mais lorsque j'écris n'importe quoi, ça m'amuse beaucoup, allez savoir pourquoi ! Ça me fait rire et ça me réjouit ! Vraiment, à quoi ça tient les vocations !

J'avoue que bien souvent survient, à la pointe du jour, une déesse impie qui m'engloutit dans ses délices. Elle n'a pas de nom. Elle évolue, virevolte et sourit dans les méandres de mon imaginaire. Puis, estimant accompli son délicieux forfait, elle disparaît soudain comme l'ombre d'un chat.

Tournant vers le ciel la paume de sa main, l'enfant souffla dessus pour nous faire parvenir les baisers qu'il y avait déposés. C'est un geste rituel des plus affectueux. Il est au confluent de la tendresse et de la nostalgie.

Souhais. Quand elle voit une étoile filante, *Djemila fait un vœu. Mais c'est un vœu joliment malicieux. Car c'est toujours le même : voir une étoile filante. En voir encore une autre. Et encore une. Et ainsi de suite. Et c'est comme cela qu'il arrive parfois qu'allant de l'une à l'autre et durant des nuits entières, le regard émerveillé de Djemila n'en finisse pas d'embrasser tout le ciel !*

Il y en a qui attirent les moustiques comme d'autres attirent les quolibets ! Des deux piqûres laquelle redoutez-vous le moins ?

Je suis désormais bien déterminé à scier la branche sur laquelle je suis assis. Car aujourd'hui je sais, pour en avoir acquis la conviction à l'issue de plusieurs séances extatiques des plus réjouissantes, je sais que c'est l'ultime moyen qui nous reste, à nous autres, bipèdes lourdauds et maladroits, pour apprendre enfin à voler de nos propres ailes. Et nous en aller flotter dans l'azur infini. L'apprentissage de la légèreté est à ce prix. Un bon coup de scie dans le squelette de nos inerties !

Boutonneuse. On raconte – *et l'on sait combien* une rumeur peut parfois se plaire à être facétieuse –, on raconte que Josy Grancouleur avait tellement *d'acné qu'elle avait pris pour amant un aveugle*. Et que celui-ci, les doigts courant sur le visage de *l'aimée avec agilité, pouvait lire sans problème son prénom, ses aveux et tous ses jolis secrets*.

Je suis un poète *bénévole* ! Quel épatant pléonasmе ! Un poète *bénévole* ! A toutes les pensées comme à tous les émois qui cherchent à se glisser dans le poème qui m'advient, je n'ai d'autre mission que d'affecter des mots d'escorte qui deviendront pour lui, qui deviendront pour moi, d'indispensables garde-fous. Il n'y a pas cent mille questions. Il n'est que de se demander comment stigmatiser la gourmandise de l'instant, comment témoigner de la boulimie *véhémente et fébrile* du temps présent qui passe !

La naissance de l'inachevé c'est la respiration du poète.

Chaque soir, une fois son crime de sang commis, le crépuscule s'en lave les mains dans des nuages poivre et sel.

Un dictionnaire, c'est un orphelinat littéraire. Les mots attendent, avec une grande impatience, que viennent les jours heureux où ils pourront sortir et s'exprimer, c'est-à-dire chaque fois qu'ils seront gentiment accueillis par des correspondants aimables et dévoués.

Pour les poètes, justement, il est des dictionnaires de mots qui sont de véritables panthéons et le culte qu'ils rendent à leurs pensionnaires sublimes et fabuleux les console de mille tracas. Les poètes et les mots, chacun d'eux s'y retrouve.

Certains, dont je n'ai pas le cœur de révéler les noms, reproduisent jusqu'à la nausée les rites et les activités de leur jeunesse évanouie. A force de bégayer et de tourner en rond, ils en oublient de vivre pour de bon.

Depuis ce jour de mon enfance où un évêque m'a giflé publiquement avec une ostensible gourmandise, je confirme, à mon tour, que j'ai pris en grippe tout ce qui porte soutane et qui s'exhibe impudemment avec de grands crucifix en sautoir.

Dicton potentiel. La culture, c'est ce qui fait que notre mortalité individuelle devient tout à fait anecdotique.

Je suis parfaitement d'accord avec Borges lorsqu'il exprime l'idée que tout ce que l'on écrit n'est rien de plus que des brouillons. La seule idée qu'un texte puisse être considéré comme parfaitement achevé, nous dit-il en substance, relève de la religion ou de la lassitude. Ce genre de propos ironique et désabusé m'arrange bien, d'ailleurs. Ou me console.

Avec un ami, l'autre jour, je parlais du vertige auquel nous étions l'un et l'autre sujets. Je me souviens que nous tombâmes, précisément, d'accord pour reconnaître que le vertige ne serait rien de plus que d'avoir peur de ne pas être à la hauteur de l'espace. La réaction éminemment sournoise d'un orgueil humilié, en quelque sorte.

Bien qu'un jardinier vous assure que les pensées résistent au froid, mettez les vôtres en lieu sûr afin qu'aux beaux jours elles flamboient.